

## Ce que Hegel dit à Napoléon, à Iéna.

On sait que le soir du 13 octobre 1806, dans la ville d'Iéna, dans le duché de Saxe-Weimar-Eisenach, province de l'Empire allemand, un homme à pied, portant sous le bras un lourd manuscrit et courant à perdre haleine, faillit entrer en collision avec un homme à cheval à peine moins pressé. Rien là de bien extraordinaire ! Il était fréquent à l'époque qu'un simple passant croise un cavalier et il arrivait parfois qu'ils se bousculent un peu dans leur hâte. Rien là de surprenant, donc, sinon que l'homme essoufflé n'était autre que le plus grand philosophe allemand de ce temps, Hegel lui-même, et le cavalier pressé et suivi d'une troupe intimidante nul autre que l'Empereur des français parti en reconnaissance la veille d'une grande bataille, Napoléon Ier, né Bonaparte. Ce soir là, le plus grand stratège de l'histoire manqua ainsi renverser dans sa course, perdu dans ses pensées, la philosophie en personne.

On sait déjà tout cela. On le sait grâce à une lettre que Hegel écrivit la nuit même à son ami et protecteur Niethammer. Dans sa lettre, le philosophe, à l'époque encore inconnu et sans le sou, confie d'abord son angoisse à la seule pensée de perdre son précieux manuscrit dans les ruines de la ville cernée par les soldats de l'Empereur et incendiée par l'armée prussienne en déroute. Le livre au titre incompréhensible comme son contenu, *Phénoménologie de l'Esprit*, étant alors son ultime espoir de renommée et de revenu, il devait l'abandonner à la poste le soir-même pour qu'il soit transmis à son éditeur et protégé des flammes. C'est la raison pour laquelle il courait ainsi dans les rues à la tombée de la nuit : il fallait rattraper la poste ! Mais dans cette même lettre, Hegel fait une brève et mystérieuse allusion à sa collision manquée avec l'Empereur : « *J'ai vu l'Empereur, écrit-il – cette âme du monde – sortir de la ville pour aller en reconnaissance ; c'est effectivement une sensation merveilleuse de voir un pareil individu qui, concentré en un point de l'espace, assis sur son cheval, s'étend sur le monde et le domine.* »

Ce que la lettre ne dit pas et que l'histoire par conséquent ignore, c'est que Hegel et Napoléon ne se contentèrent pas ce soir-là de s'éviter de justesse, mais qu'*ils se parlèrent – où plutôt, comme on le verra, que l'un parla, doctement, peut-être passionnément, et l'autre écouta, impérialement, peut-être religieusement.* En cette seule occasion, le système philosophique à peine sorti de la tête la plus pensante du duché de Saxe-Weimar-Eisenach et même de tout l'Empire allemand entra effectivement en collision avec « l'âme du monde », la *Weltseele* ou le *Weltgeist*, comme l'on dit en allemand, qui habitait le crâne de Napoléon Ier,

récent Empereur des français, récent Médiateur de la Confédération Suisse, plus récent Roi d'Italie, et plus récent encore Protecteur de la Confédération du Rhin, bref, envahisseur de presque toute l'Europe. Ce soir là, c'est la philosophie en personne qui renversa la politique en personne, et le plus grand stratège de tous les temps se vit basculer dans quelque chose de plus grand, de trop grand pour lui, qui est précisément ce qu'on appelle l'histoire.

L'événement eut lieu dans la Schloßgasse, la ruelle qui mène au château.

On vit donc le cheval de l'Empereur – qui n'était pas le Sélim, gris sale, donné au souverain de Russie le 2 avril 1807, ni l'Aly, gris fer, cédé à l'école d'Alfort en 1812, ni le Diomède, gris pâle, mort le 10 mai 1808, mais bien le Fayoum, surnommé Nickel, gris argenté comme le métal du même nom, offert par le sultan d'Istanbul en 1805, et de toutes les batailles depuis Austerlitz la même année – l'on vit donc, dis-je, le Fayoum se cabrer devant un individu de taille moyenne, d'âge moyen, de physionomie moyenne, bref un rien que rien ne distinguait sinon l'énorme manuscrit qu'il portait sous le bras et qui le faisait claudiquer de façon ridicule. Si l'homme n'avait pas offert un si grotesque et si piteux spectacle aux yeux du fier cheval arabe, le Fayoum se serait contenté de faire ce qu'il fait le mieux, il l'aurait projeté contre un mur et sans doute tué – ce qui prouve que le ridicule ne tue pas, mais sauve même quelquefois.

Mais voici la suite. L'Empereur qui, lui, est français et aime la comédie, renonce à piquer son cheval et attend – comme attend la troupe après lui qui ne fait rien sans l'Empereur. Le silence se fait, le silence d'avant la chute comique... mais on entend alors l'homme dire en bon français, malgré un fort accent souabe, à haute et intelligible voix : « Voilà donc le nouveau César, voilà l'âme du monde (*il prononce : l'âme du môde*) ! Ach ! Il est curieux de voir l'instrument d'une histoire si haute, si vaste, juché à quelques centimètres du sol et ajoutant si peu par sa personne à cette basse altitude ! »

Est-ce Augereau, est-ce Lannes, Soult ou encore Murat ? Ou bien est-ce un simple auxiliaire qui s'avance sabre au clair pour faire taire l'impudent ? Toujours est-il que l'Empereur, parce qu'il aime la comédie et que la comédie n'épargne pas les grands, d'un signe arrête son lieutenant, fait reculer sa troupe, et d'un autre avancer l'homme au manuscrit. Un monologue s'engage, dont l'histoire n'a jusqu'à présent pas retenu un mot, et qu'il faut consigner ici. Hegel dit (car c'est lui seul qui parla ce soir du 13 octobre 1806, interrompu de temps à autres par les mouvements nerveux du Fayoum et d'autres chevaux de la troupe) :

« *Ach !* Majesté, est-ce ma faute à moi si vous n'êtes que le simple gérant d'un but provisoire, d'un degré dans la progression de l'Esprit universel ? Vous ne saisissez pas ?

Commençons par un exemple : un homme – appelons-le François – parce qu'il a gravement été insulté par un autre homme – appelons-le Fritz et supposons même que Fritz ait roué de coup François et lui ait volé tous ses biens, ou qu'il ait eu simplement l'intention déclarée de le faire – entreprend de mettre le feu à la maison de son ennemi. Son intention est de se faire justice. Mais notez que son acte, dans son exécution même, ne se contente pas de réaliser l'intention et d'annuler l'injustice ressentie. La flamme allumée à un endroit précis, sur cette poutre précise de cette maison précise, devient un feu qui se communique à tout le village, et donc un crime qui renferme en lui-même sa punition future – ou disons, la nécessité de sa punition, que celle-ci s'exécute ou non. Ça n'est là bien sûr qu'une image. Ce qu'il faut entendre par là ? Eh bien, que toute action produit quelque chose de plus que l'intention de celui qui l'engageait, quelque chose que l'intention elle-même, aussi subtile et pénétrante soit-elle, ne pouvait penser. Dans notre exemple l'intention est un peu sommaire – mais quelle guerre n'a pas eu un motif aussi léger ? Il en va de même dans l'histoire mondiale : il sort des actions des hommes autre chose que ce qu'ils prennent pour but et même autre chose que les buts mêmes qu'ils atteignent. C'est la raison pour laquelle l'histoire n'a pas pour sujet les individus qui la réalisent, mais ce que j'ai appelé tout à l'heure l'Esprit universel – autrement dit, un sujet qui va au-delà des individualités, un sujet supra-individuel, un sujet social si vous le voulez, Majesté – et en réalité, que vous le vouliez ou non. C'est aussi la raison pour laquelle sa Majesté Impériale n'est pas le sujet de l'histoire, mais juste son moyen, son instrument. »

À ces mots, le Fayoum martela le sol de son sabot, et les autres chevaux à sa suite – car les autres chevaux ne font rien sans le Fayoum. Hegel, prudent, recula d'un pas, l'Empereur tira sur les rênes, en cavalier impeccable, la conversation – le monologue – repris.

« Mais je vois que vous souriez ! C'est bien la première fois qu'on me trouve drôle ! En général j'ennuie plutôt, quand je n'irrite pas. Avançons un peu si vous le voulez bien... Je vous sais pressé, une bataille, sans doute une victoire, vous attendent demain à l'aube, je me contenterai donc de résumer ce que je développe dans ce manuscrit que j'emporte avec moi, ma *Phénoménologie de l'esprit*. Le livre est en allemand, aussi, il vous faudrait attendre trop longtemps (une défaite peut-être ?) pour en tirer profit. Alors voici... *Ehrlich !* Comme je le disais, l'erreur vient de ce que nous croyons être des sujets, c'est-à-dire des acteurs

individuels de nos pensées et de nos actions, alors que nos pensées et nos actions ne nous appartiennent jamais intégralement. C'est, si vous le voulez, Majesté – et en réalité, que vous le vouliez ou non – une erreur de perspective.

Partons d'une image, une fois encore ! Si le botaniste ne s'en tenait qu'aux graines ou aux bulbes, et non aux plantes ou même aux fleurs et aux fruits, il serait bien incapable de différencier les espèces et de les nommer. Il faut que la graine donne lieu à la plante et la plante au fruit pour qu'on lui donne un nom – un nom pas uniquement pour le fruit alors, mais pour la graine même, comme graine de cette plante-ci ! Ainsi, la fleur ou le fruit font des étapes antérieures de développement de la plante des moments non seulement incompréhensibles pris en eux-mêmes, mais contradictoires : le germe niait la graine, le bourgeon niait le germe, la fleur réfute à présent le bourgeon comme une fausse existence de la plante. C'est la raison pour laquelle le botaniste choisit le terme du développement de la plante comme sa caractérisation appropriée. Avant, tout se ressemble, tout est indistinct, l'existence elle-même apparaît comme quelque chose de contradictoire. Eh bien, il en va de même de nous ! Je veux dire qu'il nous faut adopter la même méthode pour comprendre ce que nous sommes : non partir du germe qu'est notre conscience, mais du terme du développement qui donne à notre conscience un nom : ce qu'on appelle l'esprit et qui n'a rien à voir avec une graine germée en nous !

Car je ne vous surprendrai pas en annonçant cela, Majesté : nous ne sommes pas des plantes ! »

Devant cette *saillie drolatique*, dont on ne sait si elle fut véritablement calculée par son auteur, un rire timide parcourut la troupe. On ne sait pas plus qui, des chevaux ou des cavaliers, rit de la sorte, mais on est au moins sûr d'une chose : pour la première fois de cette rencontre, le Fayoum sourit, comme son maître.

« L'erreur provient donc du fait que, contrairement aux plantes qui se contentent de pousser et de donner des fleurs ou des fruits, nous, nous pensons, et que de ce seul fait de penser nous tirons gloire comme le chef vaniteux d'une armée qui n'aurait jamais eu à combattre. C'est que nous nous croyons maître chez nous, libres en un mot, et ce pour la simple raison que nous sommes conscients et comme propriétaires de nos pensées. Mais, vous le savez bien Majesté, il n'y a pas de maître sans serviteur ! Cette maîtrise de nos pensées et de nos actions à laquelle nous prétendons, elle n'a pas pu être obtenue sans *quelque lutte*.

Reste à savoir *contre quoi, ou plutôt contre qui* ? Contre nous-mêmes ? Non pas ! On

ne saurait être à la fois son propre maître et son propre serviteur, c'est tout à fait contradictoire ! Il est tout aussi absurde de supposer que nous ne serions maîtres qu'à l'occasion d'une dissociation de nous-mêmes en deux parties adverses : ainsi, nous gouvernerions notre corps, notre enveloppe corporelle, d'un point de vue en un sens extérieur à ce corps qu'on appellerait l'âme, la conscience ou l'esprit. Fort bien, voilà un serviteur diligent que notre corps ! Mais où localiser cette conscience ou cet esprit si ce n'est dans ce corps lui-même ? À l'évidence, l'esprit ne plane pas au-dessus de notre enveloppe charnelle comme une flamme, ou comme l'aigle dont vous avez fait votre emblème, Sire ! Mais dans ce cas, pourquoi ne pas supposer alors que toute la liberté dont notre esprit dispose serait seulement de croire à sa maîtrise alors qu'il n'est lui-même que l'instrument de quelque chose de beaucoup plus puissant qu'on pourrait appeler : les impératifs du corps ! Terrible débat où tous nos prédécesseurs – j'entends par là mes collègues philosophes, non vos collègues stratèges, dont l'art est tout autre – se sont cassés la tête inutilement.

Non ! Il faut un prétexte pour qu'il y ait lieu d'y avoir un maître, et ce prétexte, il nous est fourni par *un autre que nous* ! Vous connaissez l'histoire invraisemblable de cet homme qu'on appela Robinson Crusoé, qui à la suite d'un naufrage aurait vécu plusieurs années totalement seul sur une île ? Il dut, si l'on en croit le récit, à une extraordinaire discipline de soi, une extraordinaire maîtrise, d'avoir pu nous communiquer ses pensées, jusqu'au jour où il trouva un congénère à asservir, qu'il baptisa du nom de ce jour même où le hasard les avait fait se croiser, Vendredi, et qui tint lieu de serviteur et de premier public de ses solitaires pensées. Croyez-vous qu'un tel homme aurait pu exister dès la naissance ? Qu'une telle maîtrise de soi, qu'une telle conscience – et ne parlons pas d'autres qualités comme celle du langage parlé et écrit – aurait pu se faire jour chez un homme absolument solitaire à l'origine, si tant est qu'il ne soit pas mort dans ses premiers instants ? Bien évidemment non ! Seul, je reviens à l'état des plantes solitaires, des cactus dans les contrées arides, qui n'ont que le soleil pour interlocuteur et pour témoin. Seul, je ne suis jamais libre, et encore moins conscient de l'être ! Il n'y a ni conscience ni esprit pour l'individu absolument solitaire, même dans la plus bruyante des solitudes ! Tenez, Sire, prenons une autre hypothèse encore : cet homme, ce Robinson, vivant dès l'origine au milieu des loups ou des chevaux, qu'aurait-il été ? Un homme ? Non pas ! Un loup ou un cheval sans doute, et pas des meilleurs ! »

Les sabots de la troupe martelèrent le sol une fois encore, comme une salve d'applaudissements. Les hommes eurent bien du mal à obtenir le silence. Hegel, complice, flattait les animaux ; mais comme c'était l'esprit qu'il visait, ses flatteries ne durèrent pas plus

longtemps. Aussi il poursuivit :

« Vous le voyez, Sire, la maîtrise de soi et j'oserai même ajouter la conscience de soi dont nous faisons une propriété inaliénable de tous les hommes pris un à un, solitairement, nécessite en réalité au moins un autre individu que soi-même pour seulement être ou se révéler. Mais cet autre, il apparaît immédiatement comme un concurrent, beaucoup plus que comme un allié : il est d'abord celui qui a le pouvoir de m'imposer ses pensées – et je ne me sais penser, moi-même, qu'en me délivrant de lui et en tentant à mon tour de lui imposer mes propres pensées. D'après moi, la première relation à l'autre est celle du conflit pour la domination, et c'est en cette occasion que la pensée s'éveille. Je suppose que cette hypothèse sourira à un homme de guerre comme vous l'êtes.

C'est donc là que, du simple fait de penser, de se savoir penser, un autre que moi est partiellement responsable. Pour le dire en un mot : il n'y pas de conscience de soi qui ne passe par un autre, par autrui pour s'affirmer comme conscience de soi. Nous ne sommes prétendument maître chez nous qu'à l'occasion d'une rencontre et d'une lutte avec quelqu'un d'autre que nous, qui nous ressemble, une lutte pour la domination, pour la maîtrise : une lutte pour l'affirmation de notre liberté.

Mais alors où est cette conscience de soi : en nous-même, en une partie quelconque, plus ou moins noble, de notre corps ? Non pas ! Elle passe dans la relation de domination ou de servitude qui nous lie à l'autre ! Mais c'est là une relation que vous, français, qui en êtes spécialistes, diriez politique ! La politique n'est-elle pas affaire de domination ? Domination du maître sur son valet, de Robinson sur Vendredi, domination d'un chef sur son peuple, d'un pays sur un autre, d'un homme violent sur sa femme craintive ou d'une femme entreprenante sur son sot de mari ? C'est donc là, dans cette relation politique, que nous entrevoyons une des étapes, un des degrés de quelque chose qui n'est déjà plus l'existence muette des plantes, mais pas encore l'esprit. Mais je vois bien que vous fronchez les sourcils à présent. Il va me falloir simplifier.

Tenez, Majesté, prenez votre lieutenant un peu arrogant qui s'apprêtait à me décoller la tête tout à l'heure – curieuse coutume que celle que vous avez contractée de décapiter les gens à tout bout de champ, mais passons ! Il croyait agir en pleine connaissance de cause, librement et, en anticipant vos désirs, il espérait s'attirer votre sympathie, voire une promotion, qui sait ? Nous savons tous les deux que c'est là de la *mauvaise* politique... »

Ici Napoléon rit, ou est-ce le Fayoum, ou les deux ? La troupe elle, restait d'un silence

de mort...

« Votre lieutenant vous a pris au fond pour l'un des objets de ses propres désirs. Autrement dit, dans son acte prétendument libre, c'est un peu comme s'il vous avait asservi en vous forçant à l'aimer. Si, Majesté, vous acceptez de suivre mon système philosophique, vous concéderez donc que l'acte « libre » de votre lieutenant procède pour une large part d'une négation de vous-même et même d'une certaine forme d'asservissement de votre grandiose personne. Un geste, celui consistant à vous manifester comme le maître, a suffi à l'annuler – mais parfois, vous le savez bien, quand la maîtrise n'est pas totale, impériale comme ici, c'est un peu plus difficile, un geste ne suffit pas. Reste que sa propre maîtrise, sa propre liberté de lieutenant ne pouvait s'affirmer autrement que contre vous, dans une certaine mesure, même en anticipant des désirs que vous auriez pu avoir – et que vous avez peut-être à présent, si mon discours vous étourdit.

Eh bien ! Il en va de même de la conscience de soi qui, du moins le croit-on, fonde la liberté. Je ne suis conscient de moi-même qu'à travers la négation au moins partielle de la conscience d'autrui. Mais dans ce seul mouvement de m'emparer de mes pensées comme miennes, je suis donc aussi dépendant d'autrui dont je nie la conscience. La conscience libre a besoin pour exprimer sa liberté d'une conscience dans une certaine mesure asservie ou niée – et cette dernière elle-même, dans son entêtement à être, n'est jamais tout à fait servile, tout à fait aliénée : elle est donc en passe d'être libre elle aussi, comme l'a démontré notre lieutenant tout à l'heure. Si vous n'aviez rien fait, il aurait agi malgré vous, il aurait donc été en un certain sens libéré de votre domination, alors même qu'il paraissait vous obéir ! *Zum Teufel !* Comme cela est difficile, n'est-ce pas ! Et pourtant, comme cela est inévitable ! »

La troupe, comme séduite par la perspective d'une liberté nouvelle, semblait alors s'avancer et comme cerner l'Empereur, Le Fayoum dressa la tête et, pour un temps indéterminé, tout rentra dans l'ordre.

« Ce n'est pourtant là qu'un pallier, qu'un degré dans le développement de ce que j'appelle l'esprit. Je viens de dire que pour être simplement conscient, pour s'emparer dans une certaine mesure de ses pensées, il faut au moins être deux, avoir un vis-à-vis, qui n'est pas un miroir de soi-même, mais plutôt un auxiliaire de ses pensées et même un repoussoir : celui-là qui est face à moi ne pense pas comme moi je pense, il ne pense tout simplement pas par lui-même, et la preuve en est que je peux lui imposer mes pensées.

Mais qu'en est-il lorsqu'on n'est non pas deux, mais tout un peuple ? Le concept de conscience ou même celui de conscience de soi ne servent plus à penser une multiplicité aussi importante ! Pourtant, bien des choses se déroulent chez un peuple qui déterminent la conduite de chaque individu pris isolément et jusqu'à son sentiment de liberté ! Vous l'avez éprouvé, vous, Français, avec votre sublime Révolution ! Il n'est de liberté véritable qu'à l'échelle d'un peuple tout entier, et peut-être même, sans doute, à une échelle supérieure, celle de l'universel, c'est-à-dire celle de tous les peuples de la Terre ! Ce passage du peuple à l'universel, c'est le défilé dans lequel nous allons essayer de nous engager ensemble à présent – qui sait où il nous mènera ? En réalité, c'est pour moi le passage de la raison à l'esprit.

Il se fait tard, Majesté, je vois que les yeux de votre suite clignent comme ceux de la taupe aveugle, quand les vôtres restent grand ouverts comme ceux de la chouette qui s'envole au crépuscule. Vous serez peut-être le seul à me suivre dans ce dernier défilé, et sans doute est-ce mieux ainsi.

Qu'est-ce qu'un peuple ? Un groupe d'individus qui travaille à sa propre subsistance comme tout. C'est la raison pour laquelle un peuple n'est plus une conscience individuelle, ni une somme de consciences individuelles, mais une totalité en un sens supérieure à la somme des parties qui la composent. C'est, si vous le voulez Sire – mais au fond, que vous le vouliez ou non – comme cette ruche qui nécessite le travail coordonné de tous ces essaims d'abeilles ! La ruche n'est pas une simple association d'abeille : elle est un organisme supérieur, et comme un but commun. Mieux encore : pour vous qui aimez les sciences, Sire, prenons l'exemple de la chimie. Vous savez qu'un composé chimique a des effets que n'ont pas les éléments qui le composent, pris isolément. Par exemple, le soufre et l'hydrogène, pris séparément, sont des éléments essentiels pour tous les êtres vivants. Mais composés d'une certaine façon en une molécule, ils peuvent former de l'hydrogène sulfuré qui est un gaz acide susceptible de tuer des animaux aussi robuste que des marcassins ou même des sangliers adultes ! Il en va de même de l'hydrogène et de l'oxygène qui composés en une molécule particulière, forment de l'eau. Vous le voyez, le composé chimique n'est pas simplement une association d'éléments : c'est un être à part entière qui a des propriétés nouvelles, nocives ou vitales.

Mais quittons la ruche et l'hydrogène sulfuré qui ne nous intéressent pas pour revenir au peuple : quelle est cette supériorité en vertu de laquelle le peuple est plus que la somme des individus qui le composent ? C'est une supériorité *éthique* : c'est uniquement dans un peuple que les passions individuelles se règlent pour le bénéfice de tous. Quand deux individualités conscientes sont uniquement engagées dans un rapport de domination, le peuple, lui, se



comporte comme une individualité supérieure avec des besoins, des fins et même une conscience qui lui est propre. C'est uniquement dans une collectivité, que j'appelle ici par commodité un peuple, qu'on fait taire son égoïsme, et donc qu'est possible quelque chose que j'appellerai une *vie éthique* : une vie ordonnée selon des principes du meilleur pour tous, qui sont des principes supérieurs à ceux d'une individualité uniquement préoccupée d'elle-même.

Car, Majesté, *pas plus que de conscience privée il n'y a pas de vertu privée*. La haute moralité qu'on attribue à Robinson Crusoé – nonobstant sa tendance dommageable à asservir les indigènes – est impensable à l'origine ! La vertu n'a aucune raison d'être dans la totale solitude, comme la conscience. Vous le savez du reste, puisque cette simple affirmation qu'il n'y a pas de vertu privée, c'est l'un de vos modèles, le Jacobin Robespierre, qui ne cessa de le répéter et le pensa jusqu'à l'échafaud. Mais votre Robespierre avait un concept de vertu si inflexible, si froid, qu'il allait jusqu'à lui sacrifier la liberté même. Son œuvre à lui fut pure, froide et inflexible comme la mort – je crois que vous avez appelé cela la Terreur, un mot bien passionné pour un événement qui a la glaciale rationalité de l'étêtage du chou !

Reste que Robespierre avait raison, jusqu'à un certain point. Celui qui cultive la vertu en privé cultive des plantes mortes sur une terre infertile : c'est un imbécile ou un fou. Aussi, si l'on appelle la raison une conscience vertueuse, une telle raison ne se pense-t-elle pas à l'échelle d'un individu, mais bien à l'échelle d'un tout qu'on peut appeler par commodité un peuple. Aucune conscience individuelle n'est le lieu de la raison. Je vous l'avais dit, Majesté : il faut changer de perspective et tout s'éclaire ! Mais il est trop facile pour cela, de décapiter toutes les têtes qui n'y sont pas sensibles : il faut les convaincre, et les convaincre par des arguments rationnels. En cela, Robespierre avait bien-sûr raison, mais il est allé un peu vite en besogne. On ne convainc pas en supprimant physiquement l'adversaire, il faut le supprimer dialectiquement, il faut détruire un à un ses arguments pour finalement le rallier à la cause de la raison. »

En l'absence de l'attention des cavaliers, ce sont tous les chevaux patriotes, un peu chauvins sans doutes, qui furent pris soudain d'un même hennissement de désapprobation. Mais un hennissement n'est pas un argument et Hegel n'en tint pas plus compte que l'Empereur. Aussi, il reprit :

« Entrons à présent dans le défilé ! Nous savons ce qu'est un peuple et en quoi seul un peuple ou ce que j'appelle par commodité tel, peut être le siège de la raison. Mais un peuple aussi vertueux soit-il, et il y en eut – Athènes ou Sparte qui vous inspiraient naguère, vous,

Français qui aujourd'hui prétendez être le peuple le plus vertueux de la terre – un peuple, dis-je, n'est lui-même à l'égard d'un autre peuple qu'une individualité éthique, et sa propre vie éthique est de ce fait limitée à ce qu'on appelle ses *us et coutumes* ou, dans le meilleur des cas, à son droit, c'est-à-dire au code plus ou moins rationnel qui régit les pratiques collectives. Pensons à votre Code Civil, Majesté, auquel vous tenez tant et si bien que vous l'imposez à tous les peuples, et dont les mêmes peuples, s'ils sont perfectibles et je le crois, riront dans vingt ans !

Pardonnez-moi, je m'égare et perds mon fil, celui qui nous conduit à l'esprit. Un peuple, qui est le lieu de la raison, c'est-à-dire de la vie éthique, peut-il abriter ce que j'appelle l'esprit ? À vous avoir vu, vous, Français, Révolutionnaires, instituer une religion civile, qui est une religion de l'Etat, on aurait cru pouvoir répondre : oui ! L'esprit, ce n'est certes pas les coutumes, ou le droit d'un peuple, mais c'est la religion qu'un peuple embrasse de lui-même, en pleine connaissance de cause. Une religion qu'un peuple se façonne pour lui-même et qui convoque une divinité pour représenter toutes les vertus : pour incarner l'exemplarité éthique. Jésus, Mahomet ou encore Bouddha en sont des incarnations ! La chose est belle, séduisante, un peu terrible aussi, mais elle ne résout pas notre problème : ce n'est là que la religion d'un peuple, que l'émanation de sa vie éthique propre. Au fond, votre religion civile imite toutes les religions antérieures, qui sont filles de leur temps et de leur peuple et par conséquent nécessairement limitées. Ce sont toutes des créations de la raison, sublimes autant que terribles, mais elles ne sont pas les lieux de l'esprit – elles restent des abstractions, elles planent au-dessus des peuples, comme des colombes, mais elles n'ont pas la force de les relier, comme le canard colvert.

Où l'esprit a-t-il donc son siège ? C'est là que la spirale de notre réflexion rejoint le motif de notre rencontre, Majesté, et peut-être son heure : la fin du jour, la tombée de la nuit. Car l'esprit n'a pas son lieu dans tel ou tel peuple particulier, qui n'est qu'un moment, mais dans le devenir Universel de tous les peuples : c'est-à-dire, dans ce qu'on appelle l'histoire. L'histoire, cette chose dont j'ai dit tout à l'heure qu'elle était trop vaste, trop grande pour vous. L'esprit, qui est la fleur de la raison et donc son principe d'identification, n'éclot qu'au terme, à la fin de ce mouvement qu'on appelle l'histoire mondiale, et dans laquelle vous et moi ballotons curieusement aujourd'hui, peut-être utilement, pour être inutilement, nous ne savons pas et ne saurons jamais.

Sire ! Tout ce que vous avez bâti est éphémère et déperira, vous mourrez peut-être haï ou pire, oublié de tous, en un lieu reculé de la terre. Ne cherchez pas de consolation dans l'idée que l'histoire vous jugera. Des gens, des historiens moralistes, vous jugeront en bien,

d'autres en mal, mais l'histoire elle-même ne juge pas à cette médiocre aune : elle n'est pas un tribunal de vos faits et méfaits, mais le devenir de la raison vers l'esprit et si elle est un tribunal, elle n'est que le tribunal de la raison qui se juge elle-même. Poursuivez une seule chose, Majesté : vos buts, vos propres fins, avec le plus de vertu possible. Osez, Bonaparte ! Et j'ajouterai, pour ne pas laisser votre sublime épouse en reste, à qui les historiens moralisateurs et autres chroniqueurs imbéciles seront incapables de donner la place qui lui convient dans l'histoire, qui doit être la première sans aucun doute : Osez, osez Joséphine ! Le reste... c'est-à-dire l'essentiel, ne vous appartient pas.

*Um Gottes Willen !* Voilà la poste qui me passe sous le nez ! Majesté, toutes mes excuses, je vous quitte. Menez une bonne bataille – on vous fait confiance – il se peut que ce soit essentiel au progrès de l'esprit... ou pas ! »

Esquissant à peine une révérence, le philosophe, sa *Phénoménologie* sous le bras, claudiquant furieusement, disparut dans la nuit.

Quant à l'Empereur, Napoléon Ier, eh bien ! Il se retrouva seul pour la première fois de sa vie. Et pour la première fois de sa vie l'histoire mondiale lui causa une douleur fulgurante au côté. Il y passa la main, pour comprimer la douleur que l'histoire dilatait et dilaterait sans cesse. La troupe, qui ne fait rien sans l'Empereur, l'imita – on sait que ce geste plein de sens devint, répété par tous, une mode stupide. Puis, piquant des deux, le Fayoum en tête, l'Empereur et sa troupe partirent faire ce qu'ils savaient faire le mieux : vaincre à Iéna.

Et j'étais là, moi, Bernard Vaumadeuc, le lieutenant maladroit, un peu servile, un peu maître dans l'âme, premier disciple français du philosophe Hegel – c'est-à-dire de la philosophie en personne – pour pouvoir vous raconter cette histoire.

Le 12 Thermidor, An XX de la République,  
car républicain suis et reste,  
en la ville bretonne de Morieux